

16 pages en couleur représentant des membres de la Congrégation, des plans et des gravures des abbayes et prieurés étudiés.

Jacques CHARPY

Mme AUDOUYN DE POMPERY, *À mon cher cousin...Une femme en Bretagne à la fin du XVIII^e siècle. Correspondance de Mme de Pompery avec son cousin de Kergus suivie des lettres du Soissonnais*, présentée par Marie-Claire MUSSAT et Michel MARÉCHAL. Paris, Éditions du Layeur, 2007, 578 p.

La correspondance de Mme de Pompery, éditée une première fois en 1884, n'était pas inconnue des historiens. Sa réédition, aujourd'hui, n'est pas seulement justifiée par la facilité d'accès qu'elle offre à un témoin d'une rare qualité. Les 140 dernières pages du présent ouvrage, consacrées aux lettres de Mme de Pompery, exilée en Soissonnais, à Mme de Silguy, forment une partie entièrement nouvelle qui, de 1804 à sa mort en 1820, prolonge de près de dix-sept années le témoignage de l'épistolière. L'ouvrage de 1884 a été entièrement réédité avec la longue introduction de son petit-fils Edouard de Pompery, à qui nous devons ce précieux témoignage. Il est lui-même enrichi d'une substantielle présentation en forme de préface de Marie-Claire Mussat et Michel Maréchal. Tous deux ont par ailleurs effectué un travail minutieux de critique interne du texte qui a permis en plusieurs cas de rectifier la chronologie de la correspondance. Ils ont également rédigé un précieux appareil scientifique : une liste des noms et des familles termine l'ouvrage ; des notes abondantes nous donnent des indications précises tant en ce qui concerne les costumes, les relations familiales que le répertoire musical, domaine particulièrement développé avec une grande érudition en raison même de la personnalité de Mme de Pompery.

Le destinataire de la plupart de ces lettres est son « cher cousin » de Kergus, vers lequel la pousse une inclination sans retour que cette femme mariée, qui aime d'un amour raisonnable son mari et son fils (un second naît, huit ans après l'aîné, en novembre 1795, et une fille au printemps de 1799), cette femme pieuse sans être dévote selon les normes de son époque, exprime jusqu'à la limite de ce que lui permettent la bienséance et la vertu. Les cinq premières lettres de l'ouvrage, accompagnées des réponses – très rares en revanche pour celles qui sont adressées à Kergus – sont destinées à Bernardin de Saint-Pierre : on y sent l'épistolière flattée d'entretenir pendant deux bonnes années une correspondance, même très épisodique, avec un écrivain célèbre, qui déclare lui-même ne répondre qu'une fois à ses correspondants ordinaires. Il y a même quelque afféterie

dans la manière dont elle lui demande le nom de son chien, ou marivauda autour de partis qu'elle évoque. Elle se livre beaucoup ; il lui parle de sa santé, de ses hémorroïdes !

Il y a bien plus de naturel, avec l'agrément d'un style alerte et d'une grande vivacité d'esprit, dans les lettres destinées au cher cousin. Fille d'un homme de loi au caractère plus que difficile, épouse d'un homme de petite noblesse militaire, mère attentionnée, Mme de Pompery nous livre au fil des jours un témoignage sans égal sur la vie, les loisirs et les soucis d'une petite élite provinciale. Il est exemplaire de la constitution et de l'entretien d'une culture, nourrie des journaux littéraires auxquels elle est abonnée, que son sexe et l'éloignement géographique ne facilitaient nullement. Les jeux de société, surtout dans les premières années, tiennent une grande place dans ses lettres : les « proverbes », les bouts rimés – elle évoque à plusieurs reprises ses « collaborateurs bout-rimiques » – sont un passage obligé de la plupart des lettres. Son goût particulièrement vif pour la musique nous rend très concrets les efforts nécessaires pour se procurer les instruments ou quelques cordes – ah, ce forte-piano ou cette harpe si souvent évoqués ! –, les déménager, non sans interruptions, lors de changements de résidence souvent subis, comme les regrets du départ de tel ou tel instrumentiste. La frivolité de certaines pages n'est qu'apparente. Ecrire, et à son « cher cousin », est l'exutoire, la distraction d'une femme accaparée par ses rôles d'épouse, de mère, par la tenue de son ménage comme par la vie sociale, où elle se montre constamment attentive à faire autant que possible le bien autour d'elle. Madame de Pompery est une femme simple et sensible, que les occupations de la vie quotidienne comme leur évocation ne rebutent pas, capable de parler avec bonheur ou inquiétude de ceux qui lui sont chers, de cuisine, de jardinage comme de musique.

Cette correspondance nous livre aussi un témoignage assez remarquable sur l'impact des événements révolutionnaires. Certes son horizon – même si elle évoque en juillet 1791 « la commotion terrible qui remue toute la France » – ne déborde que rarement les limites du diocèse, où son frère devient avec la Révolution un ancien chanoine, tandis que son mari est en 1791 lieutenant-colonel de maréchaussée. Mais ses lettres rendent de manière très sensible la dispersion d'une société dépassée par des événements qu'elle réprouve, surtout, pour notre épistolière, dans le domaine religieux, où chacun s'interroge sur le parti à prendre, émigrer ou rester pour les hommes, tandis que « toutes les femmes se mettent au couvent ». Le ton même des lettres, où elle parle moins souvent de musique, où les bouts-rimés se font plus rares, rend sensibles l'angoisse du lendemain, les difficultés de la vie quotidienne, voire la gêne, l'insécurité d'une famille ou de relations dont beaucoup de membres craignent l'arrestation ; Mme de Pompery est elle-même arrêtée durant une quinzaine de jours en novembre 1793. Elle écrit à l'automne 1794 qu'elle n'a « ni le temps ni le

courage » de faire de la musique, car elle est « accablée d'occupations domestiques », préoccupée par la simple subsistance de sa famille et la santé mentale de son père, qui meurt en février 1795. Le prix de chaque chose, le poids des impôts deviennent dans ses lettres un thème récurrent. Les alarmes reviennent en septembre 1797 avec les événements de fructidor. La jeunesse est passée ; la littérature occupe davantage de place, d'autant qu'elle doit pourvoir à l'instruction de son fils aîné. « Le temps des douces illusions est passé », écrit-elle en juillet 1798 au moment de partir pour quelques semaines chez ses beaux-parents, dont son mari semble avoir oublié l'âge exact, dans le Soissonnais. Ses enfants occupent dans ses lettres de plus en plus de place.

Les lettres publiées s'interrompent en 1805 : une dernière, écrite en 1818, montre cependant que la correspondance avec le cher cousin ne s'est pas complètement interrompue. Mme de Pompery vient alors de se fixer en Soissonnais, où elle mourra en 1820. Les 46 lettres du Soissonnais, totalement inconnues jusqu'ici, occupent les 130 dernières pages : à la différence des précédentes, livrées au public par son petit-fils, elles ne sont passées par aucun intermédiaire autre que les auteurs de la présente édition. Elles sont adressées à Mme de Silguy, nièce de l'évêque Conen de Saint-Luc, dont le père avait été président à mortier au Parlement de Rennes. Née en 1762, Mme de Pompery n'a guère plus de quarante ans lorsqu'elle quitte sa Bretagne natale et son réseau de relations ; elle va dans cette dernière période assurer l'éducation de ses enfants, les marier et devenir grand-mère. Le cadre de son existence matérielle, au château de Couvrelles hérité par son mari, puis à Soissons s'est nettement amélioré, à tel point qu'elle s'effraye quelque peu du train de vie qu'il lui faut soutenir. Ces lettres de la maturité et de la vieillesse frappent par le changement de ton et de contenu par rapport aux années précédentes. On n'est pas revenu au temps de la douceur de vivre, et Mme de Silguy ne remplace évidemment pas ce « cher cousin » avec qui on pouvait faire preuve de tant de coquetterie et d'amitié amoureuse. Il est bien sûr impossible de mesurer l'effet de ce changement de destinataire sur la correspondance. Celle qui est désormais une notable de village, dans une région de passage, pour le meilleur comme pour le pire – les invasions – et beaucoup plus proche de la capitale s'y montre mieux informée qu'en Bretagne de la marche des affaires. La légèreté primesautière de sa jeunesse – elle n'avait pas 22 ans au moment des premières lettres à Kergus –, le goût des jeux de société et même celui des vers l'ont abandonnée. Durant ces quelque quinze années, la correspondance avec Mme de Silguy est dominée par trois thèmes : l'éducation et la carrière des enfants ; la littérature et les lectures, rarement évoquées avec Kergus, et désormais très présentes ; la dévotion, enfin. Si nous n'avons que ces dernières lettres, saurait-on même si Mme de Pompery aimait et pratiquait la musique, à laquelle elle ne fait plus que de rarissimes allusions ?

Le très beau portrait, savamment éclairé par ses deux présentateurs, que nous offre ce livre est, aussi, une double leçon d'histoire : il prouve, s'il en était encore besoin, l'intérêt de ces témoignages rares et irremplaçables sur un milieu et une époque ; les contrastes entre ses différentes parties, en fonction de l'âge et du correspondant nous incitent aussi à la prudence vis-à-vis d'un type de source qu'il faut éviter de surinterpréter. On regrettera cependant que l'impression de l'ouvrage, l'emploi, dans l'exemplaire que nous avons consulté, de deux types différents de papier, et la très grande uniformité de la typographie ne rendent pas pleinement justice à un travail de cette qualité.

Jean QUÉNIART

Johan VINCENT, *L'intrusion balnéaire. Les populations littorales bretonnes et vendéennes face au tourisme (1800-1945)*, préface de Gérard LE BOUÉDEC, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 278 p., 4 cartes, 35 ill.

Voici une étude innovante et très documentée sur un thème intéressant les esprits curieux de comprendre les transformations du littoral et l'attitude des populations des côtes de Bretagne-sud et de Vendée face à l'arrivée du tourisme, de 1800 à 1945.

A partir d'un champ de recherches localisé sur une quarantaine de stations balnéaires s'échelonnant de la presqu'île de Crozon au sud de la Vendée, Johan Vincent, après avoir planté son décor, montre l'arrivée des baigneurs à partir du début du XIX^e siècle, quand les bains de mer sont conseillés médicalement, leur course vers le territoire littoral, qu'ils achètent, partagent, aménagent ou transforment en construisant lotissements, belles villas et cabines de bains.

Les « baigneurs » apparaissent d'abord comme des précurseurs de la modernité car ils apportent les infrastructures des villes : service d'eau, ramassage des ordures, électricité, bureau de poste, téléphone, mais aussi courses de régates et jeux des casinos. Ils aiment la vie calme, pittoresque, simple mais aussi bon marché ; ils apprécient les coutumes folkloriques et chaque station rivalise d'efforts pour vanter, y compris par de véritables campagnes de propagande, ses atouts climatiques, ses équipements, la présence d'un port, les activités sportives ou la sécurité de ses belles plages pour la « clientèle » enfantine. Dans ce domaine, la concurrence est vive, particulièrement entre la Bretagne et la Vendée, chaque région mettant en avant son histoire et son climat.

Il faut cependant que la population balnéaire, minoritaire et aisée, partage l'espace littoral avec les autochtones et leurs activités, bruyantes